

Des dangers qui guettent (toujours ?) le chercheur

Stéphane Deschaintre
ISG International Business School

Le *Libellio d'Aegis* s'est souvent fait l'écho des difficultés et contraintes qui entourent le métier d'enseignant-chercheur, et en particulier l'activité de recherche. Un aspect d'un ouvrage de Pierre Rosanvallon, *Notre Histoire intellectuelle et politique* (2018), apporte un éclairage complémentaire à ce débat. Pierre Rosanvallon y identifie trois dangers qui menacent le chercheur dans la conduite de sa recherche.

Il peut paraître superflu de présenter Pierre Rosanvallon, chercheur renommé et auteur prolifique. Mais, brièvement, Pierre Rosanvallon est historien et sociologue. Ses travaux portent sur la démocratie, tant dans son histoire depuis la Révolution française que dans ses mutations modernes, en France notamment. Le parcours de Pierre Rosanvallon est atypique. Il est étudiant à HEC alors qu'éclate Mai 68. Animé par la profusion d'idées qui circulent à cette période, il ira jusqu'à organiser des « contre-cours » et des ateliers de lecture (Rosanvallon, 2018, p. 32). Son diplôme en poche, il débute sa carrière en tant que militant et entre en 1969 à la CFDT. Jusqu'en 1977, il y exercera diverses fonctions (conseiller économique, conseiller politique d'Edmond Maire et rédacteur en chef de la revue *CFDT-Aujourd'hui*). Publiant durant cette période plusieurs ouvrages et proche de Michel Rocard, il fait partie des théoriciens de la « deuxième gauche ». Il refuse ensuite d'embrasser une carrière politique, s'engage dans la recherche et obtient trois doctorats (en histoire, lettres et sciences humaines, et sciences de gestion). Il entre en 1983 à l'EHESS, où il est encore Directeur d'Études. En parallèle, il anime de 1982 à 1999 la Fondation Saint-Simon, un *think-tank* réformateur. Pierre Rosanvallon est élu en 2001 professeur au Collège de France, titulaire de la chaire d'histoire moderne et contemporaine du politique, poste qu'il occupera jusqu'en 2018. Il a récemment publié : *Le siècle du populisme – Histoire, théorie, critique* en 2020, et *Les épreuves de la vie – Comprendre autrement les Français* en 2021.

Le lecteur l'aura compris, les travaux de Pierre Rosanvallon sont éloignés des sciences de gestion, et c'est certainement la raison pour laquelle ils n'y sont quasiment pas repris¹. Dans son ouvrage *Notre Histoire intellectuelle et politique* publié en 2018, Pierre



Pierre et Paul, Guido Reni,
Pinacothèque, Milan
3 septembre 2022

1. Le *Libellio* n'échappe pas à cette tendance puisque, il n'a été fait, jusqu'à présent, aucune mention de Pierre Rosanvallon dans ses pages.

Rosanvallon revient sur ses parcours intellectuel et académique depuis 1968. Il identifie en particulier trois dangers qui ont pu le menacer dans son parcours de recherche (Rosanvallon, 2018, pp. 156 et suiv.).

Trois dangers qui guettent le chercheur

Pour Rosanvallon (2018), le premier danger est celui de l'« *universitarisation* » (p. 156) :

C'est en effet presque fonctionnellement que l'on demande à un « bon universitaire » de se spécialiser, c'est-à-dire en fait de progresser dans une seule direction, en ne se renouvelant que sous la forme d'une répétition améliorée, selon des séquences et des rythmes plus ou moins marqués – certaines existences se résumant même à une seule séquence. (p. 158)

Pour Rosanvallon (2018), cette universitarisation pose problème car elle interrompt le cheminement de la recherche :

J'emploie cette expression pour qualifier le risque d'enfermement dans une étape donnée de son travail. Je l'ai ressenti après la publication du *Moment Guizot*. J'avais été labellisé « spécialiste du libéralisme français » et, en quelques mois, les demandes d'intervention, de participation à des colloques ou à des ouvrages collectifs, en France et à l'étranger, s'étaient rapidement accumulées. Il m'aurait été facile de satisfaire ces demandes en accroissant et en actualisant régulièrement mon petit capital de départ. (pp. 157-158)

L'enfermement à une étape de travail nuit finalement à la vitalité intellectuelle :

C'est sur ce mode insidieux que le système universitaire peut insensiblement contribuer à un affadissement de la vie intellectuelle. Car le travail n'est plus alors guidé par des questions ; il se réduit à la gestion d'un domaine. (p. 158)

Deuxième danger : la « *noyade dans l'érudition* » (Rosanvallon, 2018, p. 158).

Dès la fin des années 1970, j'avais eu le sentiment d'être embarqué dans l'accomplissement d'un travail dont je ne pouvais voir l'issue, même en circonscrivant le projet. À l'ambition initiale d'une reconsidération globale du travail de la modernité s'était en effet nécessairement substitué l'objectif plus limité de faire une histoire conceptuelle de la démocratie française de la Révolution à nos jours (ce que j'ai en partie réalisé avec ma trilogie des années 1990). Mais j'ai dû me battre contre moi-même pour y arriver, tant j'ai été en permanence tenté de considérer que chaque volume n'aurait de consistance solide que s'il était constitué de nombreux tomes (dont j'avais de fait constitué la documentation). Cette tension entre une érudition nécessaire qui peut détendre à l'infini une question et un mouvement conceptuel qui n'a de force probante qu'en étant épuré m'a toujours semblé l'équilibre le plus difficile à gérer dans le travail intellectuel. [...] Ce risque [n'est] pas négligeable car il y a un grand plaisir à s'enfoncer dans l'érudition ; c'est gratifiant et rassurant. (p. 158-159)

À travers ce second danger, Pierre Rosanvallon évoque la difficulté à approfondir un thème, une question, tout en conservant une ligne d'argumentation claire. Comme il le dit lui-même, on peut se sentir valorisé (par soi-même et les autres) de connaître plein de choses. Pour autant, notre métier ne relève pas uniquement d'une « culture générale » ; les connaissances que l'on acquiert et dont on fait part doivent permettre d'étayer, de clarifier et de défendre des idées.

Le troisième danger est l'« *identification à son sujet* » (p. 159).

C'est le plus pernicieux et peut-être, au fond, le plus grave. Il procède d'un enfermement progressif et insensible dans ses lectures qui finissent alors par constituer un univers clos et suffisant dont on devient un personnage ou un acteur. C'est un danger évidemment plus fort avec les auteurs ou les milieux avec lesquels on se sent en empathie. Mais c'est peut-être aussi le cas pour ceux avec lesquels on ne se sent pas d'atomes crochus *a priori*, ou même

auxquels on est violemment opposé. On peut certes alors écrire à charge. Mais il y a en même temps toujours une tendance à valoriser un personnage ou un sujet que l'on a choisi, ne serait-ce que pour justifier l'investissement que l'on a fait. Je l'ai bien senti en travaillant sur Guizot et en découvrant à la fois la fécondité et l'originalité de ses écrits à un premier moment de sa vie, puis son enfermement ultérieur dans la plus plate des idéologies bourgeoises ; le danger étant de maximiser la première chose et de minimiser la seconde. (pp. 159-160)

Ce troisième danger semble le plus grave pour Pierre Rosanvallon. Il conduirait le chercheur à se créer un monde spécifique composé de ses lectures, ou plus généralement, de ses recherches. Ce danger évoque la « tour d'ivoire » dans laquelle certains chercheurs ou intellectuels peuvent s'enfermer ou se réfugier.

Comment s'en prémunir, ou les écarter

Pierre Rosanvallon propose des pistes pour se prémunir contre, du moins tenter d'écarter, les trois dangers identifiés.

Pierre Rosanvallon doit sa relative protection contre l'universitarisation à son appartenance institutionnelle, qu'il attribue en l'occurrence à une certaine chance :

J'avais ainsi eu la chance d'obtenir un poste sans devenir universitaire, l'EHESS étant une institution où l'on était de fait payé pour écrire ses livres et en présenter les éléments dans de petits séminaires. (p. 157)

Au sein de l'EHESS, ces « petits séminaires » ont également joué un rôle important :

Grâce à la pression des séminaires et d'un auditoire exigeant, l'EHESS m'a protégé de ce danger [l'universitarisation], mais sans totalement l'écarter. (p. 158)

La protection dont a bénéficié Pierre Rosanvallon réside dans la confrontation régulière à des pairs, confrontation organisée par son institution, sans doute avec une dimension contraignante. Ces conditions qu'il juge favorables ne furent cependant pas suffisantes pour le protéger complètement de l'universitarisation.

Pour éviter la noyade dans l'érudition, Pierre Rosanvallon a dû se battre contre lui-même, comme un extrait précédent l'indiquait. Enfin, contre l'identification à son sujet, Pierre Rosanvallon considère que :

Il n'y a qu'une solution pour écarter ce risque, c'est de ramener en permanence un auteur au contexte de son œuvre et au travail auquel elle correspond dans une perspective historique élargie, elle-même rapportée aux questions du présent. C'est-à-dire pour cela d'avoir toujours en tête pour qui et pourquoi on écrit. (p. 160)

Pour se protéger, Rosanvallon (2018) nous indique en fait qu'il faut suivre le fil conducteur qui sous-tend la recherche et qui a mené à telle étape du travail.

Confrontation régulière (et sans doute contrainte) aux pairs, se battre contre soi-même et suivre le fil conducteur de ses propres recherches sont les moyens de protection que Rosanvallon (2018) identifie face aux trois dangers précédents.

Certes, Rosanvallon (2018) identifie des dangers à l'aune de sa propre expérience de recherche, menée de manière très différente à ce que l'on peut pratiquer en gestion. En effet, une grande partie de ses recherches a consisté à lire en bibliothèque les ouvrages historiques consacrés au thème qu'il avait choisi. Il reste néanmoins possible de tirer quelques enseignements pour notre champ.



*Nature morte, Giacomo Ceruti,
Pinacothèque, Milan
3 septembre 2022*

Quelques réflexions autour de ces dangers

Rosanvallon (2018) nous fait part de trois dangers sur la recherche trouvant leur origine dans l'activité de recherche. Ils sont centrés sur le chercheur individuel, sur son expérience. Cette voie semble déjà intéressante dans la mesure où elle fait entendre des aspects internes au métier de chercheur. Récemment, ces derniers ont pu passer au second plan face aux contraintes extérieures qui pèsent sur les enseignants-chercheurs en gestion, et notamment l'évaluation par la publication.

Le danger d'universitarisation concerne plutôt les chercheuses et chercheurs animés par un projet dont les publications constituent des

jalons intermédiaires. Etant donnés les efforts déployés pour accomplir ces étapes, la tentation peut être grande de profiter de cet accomplissement, de rester dans ce périmètre, et ainsi de voir se flétrir le projet initial. Ainsi, l'universitarisation ne constitue pas nécessairement un danger pour tout chercheur. Des collègues peuvent effectivement se sentir tout à fait à l'aise avec le fait de se spécialiser, et cela constitue leur manière de faire de la recherche. D'ailleurs, de grandes carrières académiques ont pu et peuvent encore se construire sur cette base-là.

Pour éviter les dangers identifiés, Rosanvallon (2018) s'appuie sur deux types de ressources : individuelles et collectives. Il explique qu'il s'appuie d'abord sur lui-même, voire « se bat » contre lui-même. On peut espérer que chaque collègue trouve en elle-même/lui-même les ressources pour écarter les dangers. Cela pourrait tout de même conduire à un épuisement individuel, puisque le travail de recherche est grandement solitaire, et que l'évaluation par la publication pousse à l'individualisation.

En termes de ressources collectives, Pierre Rosanvallon admet avoir bénéficié d'un environnement favorable à l'EHESS pour conduire et développer ses recherches. Cet environnement est même très particulier, et il est très peu probable qu'il s'impose dans les institutions qui emploient des chercheurs en gestion. Les ressources institutionnelles dont pourraient bénéficier les chercheurs pour éviter les dangers semblent alors contingentes et fluctuantes.

Les collectifs de travail sont en ce moment affaiblis par diverses pressions institutionnelles et externes. C'est inquiétant car ils constituent la ressource indispensable pour écarter les dangers identifiés par Rosanvallon (2018). Certes on peut puiser en soi-même la ligne directrice de sa recherche ou le souffle pour éviter la noyade dans l'érudition. Échanger avec des collègues, même informellement, le permet tout autant, et parfois même plus rapidement. Des remarques du type « Ah tiens, ta recherche prend une nouvelle orientation ? » ou « Tu es sûr d'avoir besoin de lire tout cela ? » peuvent amener la/le collègue à une prise de recul sur la conduite de sa recherche. Le collectif est en outre essentiel pour un aspect constitutif de notre métier : la discussion scientifique. Cette discussion scientifique est formellement organisée dans les revues, dans les conférences et séminaires de recherche dans les institutions. Elle existe également de manière informelle, et c'est primordial pour notre communauté.

À travers les dangers qu'il identifie et les évitements qu'il propose, l'ouvrage de Pierre Rosanvallon permet de réaffirmer l'intérêt du collectif dans la recherche, et nous invite à faire (re-)vivre les collectifs de recherche ■

Références

Rosanvallon Pierre (2018) *Notre Histoire intellectuelle et politique (1968-2018)*, Coll. *Les Livres du nouveau monde*, Paris, Le Seuil ; (2020) Coll. *Points*, Paris, Le Seuil.

Rosanvallon Pierre (2020) *Le siècle du populisme – Histoire, théorie, critique*, Coll. *Les Livres du nouveau monde*, Paris, Le Seuil.

Rosanvallon Pierre (2021) *Les épreuves de la vie – Comprendre autrement les Français*, Coll. *Le Compte à rebours*, Paris, Le Seuil.